

Nouvelle adresse:

COMISSARIAT DE PROPAGANDA

Diagonal, 442 bis
BARCELONA

L'avant-garde

 Edité par le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE
 18, Av. Pi i Margall

BARCELONE


 Institution patronée par le COMMISSARIAT DE PROPAGANDA de la
 GENERALITAT DE CATALUNYA

Ce journal est envoyé gratuitement au Front. Soldats, demandez-le.

12.000 volontaires catalans pendant la guerre 1914-18 pour le droit et la liberté

Il y a exactement vingt ans, sur les champs de Belloy-en-Santerre, tombaient quelques centaines d'hommes nés en Catalogne; quelques centaines d'hommes de chez-nous, de ce pays qui n'a jamais été animé par l'ambition des conquêtes, de ce peuple qui n'a jamais combattu d'autres peuples plus faibles pour les réduire à l'esclavage; les Catalans ont toujours lutté pour la sauvegarde de leur Patrie, ses lois et ses coutumes. C'était des hommes de ce pays unique qui compte parmi ses vertus les plus nobles et les plus généreuses celle de donner la vie de ses enfants pour la défense des libertés des autres hommes.

La Catalogne, terre de liberté, c'est-à-dire, terre de raison, de justice et de droit, n'est jamais restée indifférente lorsqu'il a été question de défendre ces principes.

Nos hommes sont nettement pacifistes, mais dans cette lutte qui pèse encore sur le Monde comme une ombre très noire, ils ont ressenti le besoin de se joindre aux défenseurs de la justice et du droit, de combattre aux côtés de leurs frères de race, les Catalans de France, les Provençaux et ceux du Languedoc.

C'est ce qui explique le fait que des ennemis de la guerre, des libéraux, aient lutté, les armes à la main, pendant de longues années, opposant la barrière de leurs poitrines généreuses à l'avalanche des envahisseurs d'alors, champions du plus affreux absolutisme, devanciers de cette puissance noire qui menace aujourd'hui la liberté du Monde...



Le docteur Solé i Pla qui fut, et il est encore, le père et le protecteur de tous les volontaires catalans.



Une commission de personnalités catalanes visite les fronts en 1916. Une compagnie de volontaires catalans rend les honneurs. On reconnaît parmi les présents Jori, Sert, Clarà, Solé i Pla et AZANA (marqué avec une x), actuel Président de la République Espagnole.

Ces hommes ne demandaient rien en allant s'enrôler, si ce n'est un poste de combat, une place d'honneur dans la lutte pour la défense de l'idéal; ils ne demandaient rien pour eux: ils voulaient tout pour leur Patrie; ils voulaient mourir pour elle et retourner au sein de la terre, si loin de la Catalogne bien aimée, emportant comme suaire leur drapeau barré de rouge.

Emmanuel Brousse, parlant, à la Chambre des Députés, de ces hommes qui, au prix de leur vie et par amour de leur idéal ont défendu la cause du droit et de la liberté des peuples, a dit: «Ce sont eux qui, pour la fête de Noël de 1917, lancèrent le cri: ILS NE PASSERONT PAS, qui, par la suite, devait devenir célèbre en France; c'est un geste d'énergie et de fermeté».

Et voici les paroles prononcées à leur sujet par Sir Arthur Harding: «Si les forces armées de l'Espagne ne sont pas intervenues en notre faveur, nous ne devons pas oublier que beaucoup de volontaires Catalans n'ont pas hésité à s'enrôler dans les rangs des alliés, malgré l'attitude peu amicale de la France et de l'Angleterre envers les catalans vaincus en

1714 par les troupes françaises du duc de Berwick et la trahison des Ministres anglais de la reine Anne.

Ils ont su rendre un bien pour un mal, et c'est un grand honneur pour la Catalogne».

Les volontaires Catalans ont bien mérité de la Patrie. La Catalogne a versé à la cause de la Liberté le lourd tribut constitué par le sang de plusieurs milliers de ses meilleurs enfants. L'activité des volontaires catalans fut constante, à partir du premier jour de leur entrée en action. Au cours de leur premier combat — 9 Mars 1915 — plus d'un millier des leurs restèrent sur le champ de bataille. Et vers la fin de la guerre, au moment de la dernière poussée des troupes alliées, dans les terribles batailles de Septembre 1918 au cours desquelles, sous le commandement du Général Rollet, les volontaires catalans su ruèrent sur les formidables retranchements de la «Ligne Hindenbourg», dont seules les troupes alliées, constituées par les meilleurs soldats du Monde, pouvaient venir à bout. Ce fut l'oeuvre de nos hommes qui formaient, avec ceux venus de tous les pays du Monde, dans les rangs de la Légion. Parmi

les pertes subies au cours de ces journées mémorables, nous citerons le jeune sculpteur Mas, qui était une des gloires positives de notre art. Et, de même que sur le sol de la France, nos volontaires tombaient pour la cause commune à Gallipoli, terre qui avait vu les exploits des «almogavars» catalans des temps jadis; sur les ruines fameuses de l'antique Troie, dans les montagnes de Serbie... Et, sous un tumulus de pierres, au sommet des montagnes du Gave de Cerme, ils laissèrent le corps d'un «escamot», brave entre tous ces braves: Vidal Sardà, dont les mémoires vaudront un jour à leur auteur le titre de chroniqueur de la Grande Guerre.

Toutes les terres françaises ont été arrosées avec le sang généreux de ces hommes admirables.

Et cette gloire, si chèrement payée, nous, adversaires fonciers de toutes les guerres, nous qui détestons les hommes et les nations qui sous prétexte d'imposer leur civilisation donnent libre cours à leurs instincts barbares, nous qui sommes des pacifistes du fond de l'âme, nous la considérons comme le plus noble héritage spirituel de la Catalogne.

Dr. SOLE I PLA

Les écrivains catalans, au service de la France

Trois catalans



Pere Ferrés Costa

Pere Ferrés Costa (1888 - 1915)

Né au village de Saint-Vicens dels Horts, il manifeste dès sa jeunesse des tendances littéraires et aux écoles du Foment de Hospitalet de Llobregat où il rentre comme instituteur il commence son oeuvre littéraire où il chante avec enthousiasme la Nature et sa Patrie. A vingt-deux ans, pris d'une fièvre d'expériences humaines il s'incline aux voyages romantiques et nous le voyons en Suisse, à Paris, à Moscou, Milan, Leipzig, Berlin, Londres, toujours avec la fantastique chimère de goûter avec délice à tous les sur-sauts, à toutes les aventures désirables. Bon fils du doute, il étudia longuement dans les Musées et les Bibliothèques mais restant toujours rebelle à toute loi et passionné des théories nouvelles.

C'est grâce à lui que la femme de lettres Maria Karmina put traduire et publier quelques-unes des oeuvres de la Grande Catherine Albert—plus connue par Victor Català—. Il devient après secrétaire d'un fameux général russe et plus tard une jeune millionnaire russe aussi et veuve par surcroît en fit le précepteur de ses fils et son compagnon inséparable. On put les voir, à Paris, en une luxueuse automobile, promenant l'idylle de ces romantiques amours, qui lui valurent d'être provoqué tapageusement en duel, à la sortie d'un théâtre de Bruxelles, par le comédien hollandais Moï-Salk. Fatigué des folles errances il parcourt pour se reposer presque toute l'Europe faisant un long séjour en Andalousie et après en Afrique. De retour en Russie et brouillé avec sa belle maîtresse il découvre dans un château perdu de la Russie Centrale un fils d'espagnols de Cordoue russifié Don Miguel Despejo y Dueña.

En Mai 1914 il est à Petrograd comme correspondant du journal «Las Noticias», de Barcelone, et peu après nous le voyons à Barcelone en pleine activité littéraire et le 14 Août 1914 les Parisiens purent le voir place de la Bastille escalader le monument avec un drapeau espagnol appelant ses compatriotes à s'enrôler pour la France. Le lendemain sur la place de l'Opéra il posa une grande affiche :

Les écrivains catalans morts pour la France sont au nombre de trois: Pere Ferrés Costa, Camil Campanyà et Josep Vidal Sardà. Mention nominale est faite des deux premiers dans le Bulletin des Ecrivains, n.° 46 (octobre 1918) et, dans ce même Bulletin, n.° 47 (novembre 1918) l'écrivain Don José Subirà a consacré un article au premier. Il est d'autres écrivains catalans qui ont pris part à la Guerre sous les drapeaux de la France, en particulier Frédéric Pujolà i Vallès et Melcior Ferrer, le premier étant auteur d'un remarquable volume: «En el repòs de la trinxera», rédigé dans la boue des tranchées (Barcelona, A. López, MCMXVIII), ainsi que de quelques curieux articles précédemment parus—l'automne 1914—dans la «Revista Nova», de F. Elías, dit Joan Sacs. Mais Pujolà—qui a passé quatre ans au front—et Ferrer sont, heureusement vivants.

«Nous sommes tous les espagnols à s'enrôler pour la France. On reçoit les adhésions chez Pere Ferrés Costa, rue Charonne, Hôtel des Arts.»

Le même jour au soir, Boulevard des Italiens, avait lieu une manifestation avec des drapeaux espagnols et catalans.

C'était Ferrés Costa avec ses adhérents.

Après c'est des longs mois dans les tranchées de campagne.

Et après Amiens, Arras, Carency.

Le 9 Mai 1915 les troupes françaises attaquent le côté gauche de la Targette. 1.000 espagnols restèrent là, parmi eux, Ferrés Costa.

Madrigal

A Na Catarina...

*Si gosava, Catarina,
us faria una cançó;
mes, ja sé que ma complanta
no us agradaria, no,
que per fer cançons a belles
s'ha de ser bon trobador.*

*I no en sóc pas jo de cantaire,
no he tingut mai aquest do;
que en sóc un aimant qui pena,
que en sóc un trist papalló,
qui, en els prats d'aquesta vida,
va flairant alguna fló.*

*Si em miràveu, Catarina,
si em volguéssiu esguardar,
de cantar prou gosaria;
cantaria sens parar,
que per mi, els ulls són les Muses
que més saben inspirar.*

*I vós, bella novensana,
els tenu de captivar;
els tenu dolços, tan dolços
com un matinot ben clar...*

*Si em miràveu, Catarina,
bé en sabria de cantar!*

PERE FERRÉS COSTA (1915)

MADRIGAL

A Mademoiselle Catherine

Si j'osais, Catherine, Je vous ferais une chanson; Mais je sais bien que ma complainte. Ne vous plairait pas, non: Car, pour faire des chansons aux belles, il faut être bon troubadour.

Et je ne suis pas, moi, un chantre, Jamais n'en possédai les dons; Je ne suis qu'un amant qui souffre, Je ne suis qu'un triste papillon. Qui, dans les prés de ce bas monde, S'en va flairant quelque fleur.

Si vous me regardiez, Catherine, Si vous me vouliez regarder, De chanter j'aurais alors l'audace, De chanter sans discontinuer, Car pour moi les yeux sont les Muses, qui le mieux savent inspirer.

Or vous, belle débutante, Vous les avez qui captivent; Vous les avez si doux, si doux, Que l'on dirait d'une matinée bien claire... Si vous me regardiez, ô Catherine, Ah, qu'alors je m'entendrais à chanter!

PERE FERRÉS COSTA (1915)

Camil Campanyà (1892 - 1916)

Né à Barcelone et affilié de fort bonne heure au parti catalaniste républicain. Il commence sa labeur littéraire aux colonnes du journal «La Tralla» et de la «Nation», où il a souvent à faire avec la censure monarchique. Bientôt il doit chercher à Cuba un refuge où il continue ses campagnes dans les journaux de la colonie catalane, fort nombreuse à Cuba.

En Septembre 1914 il comprit que la propagande ne suffisait pas et que l'exemple le plus efficace s'imposait, et il s'enrôla aussi avec des amis qui vinrent avec lui de Cuba. Il écrivait le 21 février 1916 :

«Nous sommes convaincus que notre idéalisme ne deviendra pas une vivante



Camil Campanyà

réalité, aussi longtemps que n'aura pas été abattu le militarisme prussien.»

Sur le front il fonde un journal «La trinxera catalana» et à la Valbonne, une bibliothèque catalane. Mais il était écrit que sa vie serait courte, jeune favori des dieux qu'il avait toujours été. Alors il rêvait d'écrire l'épopée catalane du front, la Mort allait vite le libérer des peines de ce bas monde.

Dans sa dernière lettre, datée du 1^{er} juillet 1916, soignons à la veille de l'attaque de Belloy-en-Santerre, il s'exprime ainsi :

«Je vous écris à la diable et seulement pour vous dire que sous peu le clairon nous donnera le signal de sortir en rase campagne pour nous battre contre ces ennemis odieux et inhumains. J'espère faire mon possible pour m'égalier à mes frères catalans, c'est-à-dire mettre le nom catalan à la place qu'il convient. S'il le faut, je donnerai la dernière goutte de mon sang. Ici, le ciel est rouge, même les nuits. Les instants sont tragiques et cependant dans le coeur niche un espoir et dans nos pensées il y a la Catalogne. Te reverrons-nous, terre de nos amours? Il est impossible d'espérer une réponse. Mais, devant cette terrible énigme, il n'y a pas lieu d'être épouvantés, si nous savons que le sang généreusement donné à la noble et héroïque France servira à arroser les fruits qui apporteront la liberté à notre patrie... Devant elle, si grande, notre vie est trop petite pour que nous ayons peur. C'est pourquoi nous sommes courageux, quand bien même, de cette liberté si désirée, nous ne devrions pas en jouir: nous n'en ferions pas moins les yeux satisfaits d'avoir accompli notre devoir, notre devoir qui est de chercher à procurer le bien-être à nos frères.»

Trois jours plus tard, lors de la prise de Belloy-en-Santerre, l'auteur de cette belle missive tombait, avec une cinquantaine de ses compatriotes et son compagnon inséparable, Constanti Cots. Son corps n'a pas été retrouvé.

La fleur de Muguet

Mai... Le mois où la Nature couvre champs, prés, jardins, bois et rivages de fleurs et de verts tapis, s'écoule laissant partout des parfums infinis et des visions de beauté. C'est, éternelle-



L'écrivain Pujolà i Vallès dans une tranchée de la Somme.

ment, l'époque du renouveau de la vie, de l'amour!

Pour nous, bien que nous trouvons au milieu du fer, du plomb, de la mitraille et de tout le matériel nécessaire à la guerre, à la lutte suprême, bien que sentant, fort souvent proche de nous, l'haleine horriblement froide de la Mort, nous ne laissons pas cependant d'éprouver, dans notre sang et dans notre esprit, l'influence de la saison aux belles métamorphoses, l'influence du printemps! Les fleurs font aussi leur apparition parmi nous et viennent partager notre vie en nous offrant silencieusement, mais si éloquemment l'offrande de leurs couleurs et de leurs aromes, comme si elles n'entendaient pas le céder aux humains dans le don, pour le salut du monde, de leur vie et de leur âme propre, dans le sublime sacrifice que l'éclat spontanée de l'humanité au cœur saint et au cerveau sérieux supporte volontairement!

La fleur la plus appréciée et de valeur symbolique la plus haute, en France, c'est le muguet, le petit muguet, à l'aspect modeste, au simple parfum!...

De ces kilométriques avenues souterraines, des plaines et des monts où nous font grimper les hasards de l'âpre lutte, nous nous la rappelons, maintenant, la fleur du muguet, représentant caractéristique, auprès des armées françaises, de la flore de notre pays!

Et nous nous la rappelons parce que c'est elle qui, en nous enivrant un instant de la simple odeur émanée du minuscule calice, nous emporte, en cette si légère extase, par une course éthérée aussi vertigineuse que suave, jusqu'à la patrie regrettée, où nous découvrons le foyer si triste, notre mère ou notre femme dans l'amertume des larmes, avec leurs fils qui la regardent, à moins que les petites têtes ne se cachent dans leur jupe comme pour reconforter leur cœur, par cette attitude affligée propre aux enfants qui voient leur mère attristée et silencieuse pour une cause qu'ils ne sauraient, eux, comprendre...

Voilà pourquoi nous nous la rappelons aujourd'hui, la petite fleur du muguet, l'ambassadrice du printemps, qui s'ouvre passage à travers les immenses vallées tapissées du Nil verdoyant, se détachant de la tonalité uniforme du paysage, comme des étincelles de couleur distincte échappées de l'espace infini et qui voudraient être un mot d'espoir et d'encouragement parmi la monotonie de la lutte quotidienne. Et voilà pourquoi, pendant ce mois de mai qui tire à sa fin, notre souci a été de chercher le muguet le plus beau et au plus exquis parfum, pour la déposer sur la feuille de papier où, quelques instants auparavant, notre plume avait, de façon pittoresque et incorrecte, distillé notre âme.

Quelquefois, en présence du merveilleux panorama de la nature, notre regard mi-clos fixé sur une de ces fleurettes symboliques, nous nous posons mentalement cette question: « Ces êtres humains que séparent de nous, matériellement, quelques mètres seulement mais dont, au sens moral, des abîmes nous éloignent—abîmes combles de cadavres—, ainsi que des torernts, des

cataractes de sang humain, ces êtres, disions-nous, ont-ils droit à une des fleurs de France, à une fleur de muguet?—Et une voix sortie du plus profond de notre âme, une voix qui touchait à nos affections les plus délicatement sensibles, répondait: « Non! mille fois non! »

Ils n'y goûteront pas, à la beauté, non! Ils sont condamnés à l'éternelle bar-

barie!

CAMIL CAMPANYÀ

(Secteur postal 109.—Mai 1916.)

Josep Vidal Sardà (1890-1916)

Né dans un petit village de la frontière catalane-aragonaise, correspondant au front des journaux: « Poble Català », « La Nació », « L'Intransigent », « Iberia », il devint le chroniqueur de son bataillon où les catalans étaient si nombreux. Ses lettres très détaillées font partie d'un ouvrage qui est un document précieux des luttes atroces dont fut le théâtre la presqu'île de Gallipoli et les champs de la Phrygie, puis la tragique retraite du Varda et enfin la marche fulminante à travers la Macédoine pour reconquérir la Serbie et atteindre la Crimée.

C'est sur la plus haute cime, dominant le cours de la Czerna, le fleuve de Monastir, dans une furieuse attaque des Bulgares, qu'est tombé, atteint en plein front par une balle ennemie, Vidal i Sardà, les bras en croix, face au soleil, sans proférer un cri, sans exhaler un soupir, à l'instant où il plantait son fusil-mitrailleur sur le point extrême du mont.



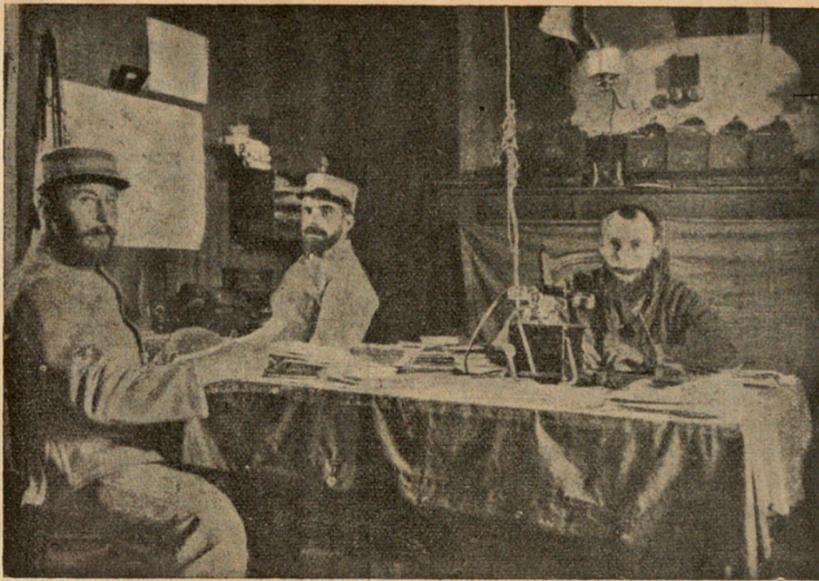
Josep Vidal i Sardà

La joie des heures de repos

Savez-vous sur quoi je suis assis, en ce moment, pour vous écrire? Sur un tas de paille. Hein? qu'en dites-vous? C'est là un luxe que nous ne pouvons guère souvent nous permettre. Nous avons pris la mauvaise habitude de dormir sur un matelas en terre, qui, lorsqu'il n'est pas dur et froid, c'est parce qu'il c'est amolli sous l'averse. Mais, au repos, on trouve cela délicieux. On s'y réveille sur le même côté où l'on s'y est couché, tous, sur la terre bien plate et belle, par rangs parallèles et symétriques. Cela a l'air d'un bois coupé, dont les troncs d'arbres auraient été disposés de la sorte par des mains habituées à ce genre de besognes, pour les charrier ensuite à la scierie mécanique...

Une chose seulement a le pouvoir de nous éveiller. C'est l'arrivée du camarade révérent et jamais assez loué qui crie: *Au jus!* Bigre! Il faut voir comme, suite, les lèvres se desserrent, puis les paupières s'ouvrent. Pendant un instant, tels des oiselets recevant la becquée, nous restons tous dans la même attitude...

Pour adoucir et rendre plus agréable le café bien chaud, nous y mêlons du lait condensé—dont les dames surnommées nous ont fait la faveur et que nous conservons comme le plus précieux trésor—, et il est alors si bon que l'on ne saurait le comparer avec l'ambrosie dont s'enivraient les dieux au



Frédéric Pujolà i Vallès à son poste (au centre) au début de la guerre.

Frédéric Pujolà i Vallès a fait toute la guerre, et de sa bonne humeur en fait preuve, cette gaie poésie, écrite dans les tranchées de la Somme et publiée, en 1917, dans le Journal « Iberia ».

Ode à Solodes

I

Nous l'avons le cuistot, le beau cuistot de France prêtre de toute joie et de toute bombance, ayant trainé sa poêle dans les pays lointains, sachant les exotiques goûts des américains, connaissant les mystères de la tomate frite, de la pomme de terre qui sous le dent s'éffrite, du succulent roast-beef et du beef-steak saignant... Nous l'avons le cuistot merveilleux, épatant, qui des rations de guerre que donne l'ordinaire pour l'austère popote de quelques sociétaires en tire des menus dignes de quelque roi pour le plaisir du ventre... et le malheur du foie...

Laissons tous ces états—notre table est trop seule; allons, amis, courons—nous en fouttr' plein la gueule!

II

Avec le singe moche il nous fait des chefs-d'œuvre, avec quelques patates—d'appétissants hors-d'œuvre, il n'y a pas de mystères dans les oignons pour lui; il sait tous les usages du parfumé persil; il connaît pour ses soupes les secrets des aromes qu'exhalent les carottes et les choux et les pommes; il sait par cœur les ruses pour sauter la « frigot », et tous les tours de main pour cuire les fayots... nous l'avons le cuistot, le docteur es cuisine qui nous fait oublier notre vi' de lévine!... il est beau, il est propre—c'est un typ' épatant—c'est le plus bath cuistot de tout le régiment.

Laissons tous ces états—notre table est trop seule; allons, amis, courons—nous en fouttr' plen la gueule!

III

Nous étions flous et faibles et flasques,—pleins de vides; nos guiboles pliaient comme des gourdes vides; on nous comptait les côtes; nous étions transparents, nous serrions chaque jour le ceinturon d'un cran; nous étions tous les maigres victimes innocentes des éternels ratas des cuisines roulantes... et maintenant—oh joie!—grâc' à notre cuistot nos muscles s'affermissent, nous sommes gras et gros nous avons des couleurs et du sang dans les veines et comme des « saucisses » gonflent nos sis bedaines... grâce à notre cuistot, plus que Vatel savant, maître parmi les maîtres de son art succulent!!

Laissons tous ces états—notre table est trop seule; allons, amis, courons—nous en fouttr' plen la gueule!

F. PUJOLÀ I VALLÈS



Parnasse! Puis, un coup de tafia, une cigarette de bon tabac! Ainsi passent les heures, au repos... Mais le patriarcal curé de Vallfogona, écrivant, selon sa coutume, à son évêque, ne s'asseyait pas si confortablement que je le suis, sur ma paille, pour correspondre avec vous!

Avec la pensée fixée au lieu où nous sommes, nous jetons un regard, un long regard, sur notre patrie, sur la

Catalogne de notre nostalgie, dont nous ne nous souvenons jamais—si, pour nous en souvenir, il faudrait, d'abord, que nous l'eussions oubliée et qu'elle ne fût pas, comme elle l'est, toute la raison de notre vie! Et c'est pour elle, et en son nom, que nous luttons et que nous souffrons, comme ce sera pour elle, et seulement pour elle, que nous vaincrons... ou que nous mourrons...

JOSEP VIDAL I SARDÀ (1916)

La caricature catalane pendant

Apa En parlant des caricaturistes catalans, nous croyons que l'autorité de Sem n'est pas à dédaigner et il nous est agréable de nous rapporter à sa plume, pour faire connaître à notre actuelle génération l'effort apporté par nos dessinateurs à la lutte que soutenait la France de 1914 à 1918.

Je suis heureux et fier d'avoir été choisi parmi mes camarades pour présenter au public français notre jeune confrère espagnol Monsieur Apa.

D'ailleurs il n'est pas pour nous un inconnu. Nous avons déjà vu avec beaucoup de sympathie sa signature dans les grands quotidiens de Paris. Mais il vient de se révéler comme un puissant polémiste dans le Journal illustré «Iberia», qui depuis la Guerre, paraît avec un grand succès à Barcelone.

Certes nous comptons en Espagne de grands et généreux amis, mais nous n'en avons pas de plus ardents, de plus courageux que Mm. Colom, Inglada, Canals, Aragay, Apa, l'élite des dessinateurs espagnols, qui, dans un bel élan de conviction, se sont groupés pour fonder à leurs risques et périls et «sans vouloir accepter la moindre subvention», se journal Vengeur, où ils combattent en vrais chevaliers du crayon, flétrissant dans des pages sanglantes l'infamie de nos ennemis.

Il est juste, il est bon que nous connaissions tous ces magnifiques dessins d'Apa, où vibre un amour passionné pour la France. Car ce qui frappe le plus dans ces compositions en dehors des hautes qualités du dessin, c'est la passion véhémente qui les a inspirés. Certaines de ces pages dépassent en violence les plus virulentes légendes de nos caricaturistes. Sans doute il faut voir là une manifestation de la fougue espagnole. Apa est du même sang que Goya.

Mais il y a autre chose. Nous, qui sommes dans la lutte, nous soulageons notre haine en tapant sur les boches à coups de canons, de grenades et de baïonnettes. Mais nos amis, maintenus par la neutralité de leur Gouvernement sur les gradins du cirque, en dehors de l'arène, trépignent d'indignation et, comme les spectateurs penchés à la barrera, enragés d'impuissance, ils tendent le poing dans une colère qui voit rouge, huent la bête sanglante avec tout ce qui leur tombe sous la main.

Voici deux soldats prussiens écrasant une petite fille à coups de crosse avec une brutalité frénétique.

Légende: «Misogynie».

Mais il y a mieux. Apa a été plus loin dans l'audace et la violence.

Joffre et French flagellent à tour de bras avec d'énormes fouets aux cordes plombées, le Kaiser déculotté que le Roi des Belges maintient entre ses jambes fesses à l'air.

Légende: «Et moi qui me croyais le fléau de Dieu».

Ce dernier dessin fut interdit par la censure espagnole, et notre ami Apa traduit en justice.

Vous voyez avec quelle vaillance et quelle ardeur nos amis nous aiment. Rien ne les arrête.



EN ALLEMAGNE

Un correspondant germanophile.—C'est admirable! Pas un papier sur la chaussée!
Herr Professor.—Ils sont tous dans les bibliothèques.



—Je suis petit, mais j'ai frappé comme les plus grands.

(Juillet 1916)



Wilson.—Je te chasserai de France de Belgique et d'Autriche.
Kamerade.—Et aussi de Serbie etc., mais pas de l'Espagne.

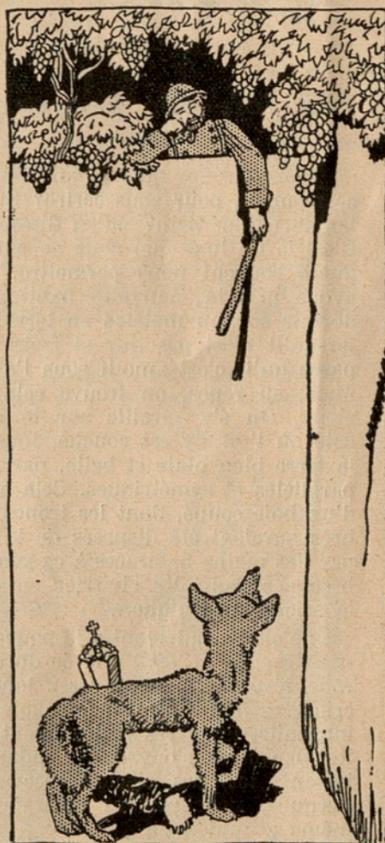
(1918)



—Nous avons fait cinquante prisonniers.

—Mettez cinquante mille; le public en déduit toujours la moitié.

(Juillet 1915)



L'ATTAQUE DE VERDUN

—Ils sont verts...

lins à vent de la barbarie teutonne, les monstrueux Zeppelins, tueurs de femmes et d'enfants.

1917.

SEM.



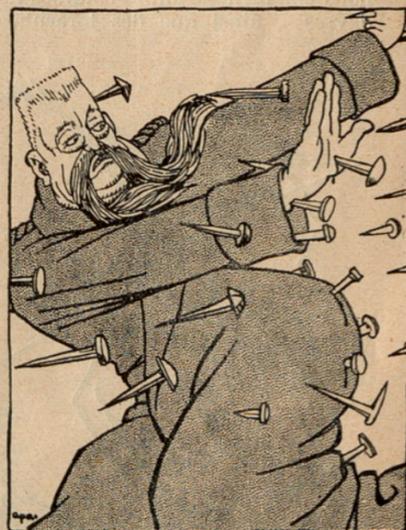
Marianne.—Merci à toi, volontaire catalan, ton pa que ça.

Le volontaire.—Merci, Madame.



MISOGYNIE

(1915)



LE GRAND HINDENBURG

(1915)



LES ALLE

D'ordre supé
sombres entrés
mes de terres
plus.



LE NO

—Tu est bien
bijoux si jolis.
—Surtout au

ant la guerre européenne

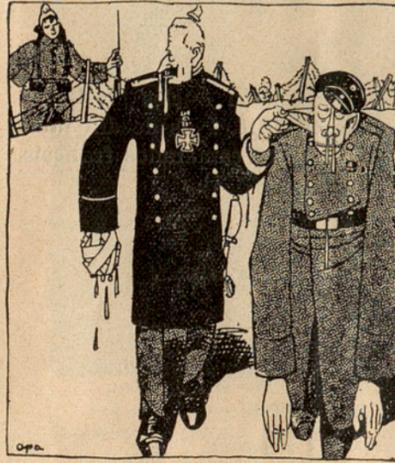


re catalan, ton pays n'est pas si mauvais



DISCIPLINE

Ecris... Personne ne pourra manger plus d'un demi hareng et tous devront être rassasiés. Si quelqu'un se permet de mourir de faim, il sera fusillé.
(Juin 1915)



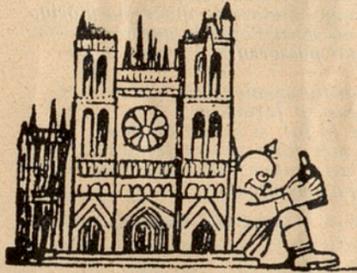
LE SOT

—Cette effrontée est capable de croire que c'est elle qui nous a battus.



AU REICHTAG

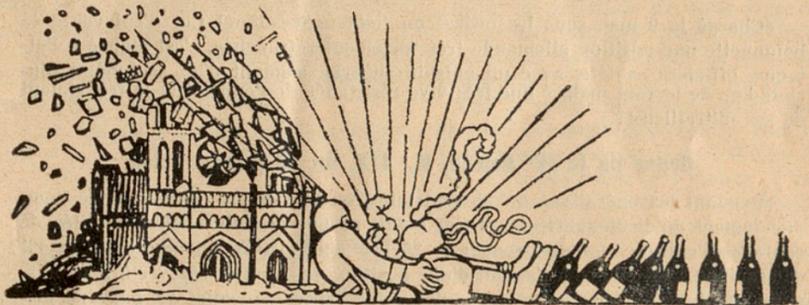
Le Chancelier.—La situation économique de l'Allemagne, Mrs. les députés, est magnifique.



ATILA

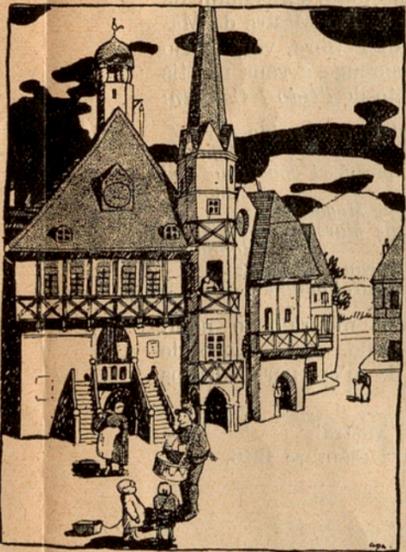
Guillaume II, empereur de toutes les Allemagnes.—Et moi qui croyais être le fléau de Dieu...

(Oct. 1915)



La vérité sur Reims

(1915)



LES ALLEMANDS SONT AINSI

D'ordre supérieur, et parce que nous sommes entrés dans Varsovie, les pommes de terres se payeront 3 marks de plus.

(Août 1915)



Dans les Flandres le soleil s'est couché

Lui.—J'ai froid!
—Ce n'est pas possible, Majesté, nous ne sommes pas encore en automne.
Lui.— Qu'importe. Je le sens!
(Septbre. 1915)



—Jamais je n'aurais crû avec la Justice et le Droit recevoir une si belle raclée

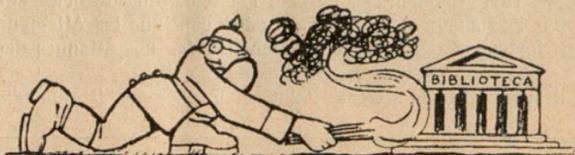


Tout est perdu, même l'honneur!...



LE NOUVEAU RICHE

—Tu est bien gentil de me payer des bijoux si jolis.
—Surtout au prix où ils sont.



Vous ne passerez pas

Cette poésie fut écrite par l'immortel poète catalan Apeles Mestres a l'occasion d'une fête littéraire franco-espagnole en 1916. Plus de dix mille volontaires catalans luttèrent alors aux côtés de leurs camarades français, et cela toujours pour la liberté.



No passareu!

No passareu! i si passeu
serà damunt d'un clap de cendres;
les nostres vides les prendreu,
nostre esperit no l'heu de prendre.
Mes no serà! Per més que feu,
no passareu!

No passareu! i si passeu,
quan tots haurem deixat de viure,
sabreu de sobres a quin preu
s'abat un poble digne i lliure.
Mes no serà! Per més que feu,
no passareu!

No passareu! i si passeu,
decidirà més tard la història,
entre el saïó que clava en creu
i el just que hi mor, de qui és la glòria.
Mes no serà! Per més que feu,
no passareu!

A sang i a foc avançareu
de fortalesa en fortalesa,
però, què hi fa!, si queda en peu
quelcom més fort: nostra fermesa!
Per 'xo cantem: «Per més que feu,
no passareu!»

APEL-LES MESTRES (1916)

Aux jours tragiques que vit l'Espagne, il est réconfortant de voir au nom de la solidarité internationale, le même enthousiasme, et le même esprit de sacrifice, animer nos compatriotes sans distinction de tendances, tous n'ayant qu'un seul but, un seul objectif primordial. Guerre au fascisme.

Vous ne passerez pas!

Vous ne passerez pas! Si vous passiez,
Ce serait sur un tas de cendre;
Notre vie, oui, vous faucheriez;
Notre âme nul ne peut la prendre.
Mais non, jamais...! Tendez vos bras,
Vous ne passerez pas!

Vous ne passerez pas! Si vous passiez,
Quand nous aurions cessé de vivre,
Ce qu'il en coûte vous sauriez
D'abattre un peuple fier et libre.
Mais non, jamais...! Tendez vos bras,
Vous ne passerez pas!

Vous ne passerez pas! Si vous passiez,
Encore un coup dirait l'histoire
Qui, du juste ou des meurtriers,
De l'héroïsme aurait la gloire.
Mais non, jamais...! Tendez vos bras,
Vous ne passerez pas!

Dans le sang et le feu marchez
De forteresse en forteresse.
C'est en vain. Pareil aux rochers
Notre cœur invaincu se dresse.
Français, chantons: o fier-à-bras,
Vous ne passerez pas!

Trad. LLUÍS SALVAT (1937)



Quelques Ordres du Jour qui font référence à des actions ou les Volontaires Catalans participèrent

Régiment de marche de la Légion Etrangère

Légionnaire, souviens-toi:

Ordre de la X^e Armée, N.º 10, du 8 septembre 1915

«Chargé le 9 mai, sous les ordres du lieutenant-colonel Cot d'enlever à la baïonnette une position allemande très fortement retranchée, s'est élancé à l'attaque, officiers en tête, avec un entrain superbe gagnant d'un seul bond plusieurs km. de terrain malgré une très vive résistance de l'ennemi et le feu violent de ses mitrailleuses.»

Ordre de la IV^e Armée, N.º 478, du 30 janvier 1916

«Pendant les opérations du 25 septembre au 17 octobre 1915, sous le commandement du lieutenant-colonel Cot a fait preuve des plus belles qualités de courage, d'entrain et d'endurance; le 28 septembre, avec un admirable esprit de sacrifice, s'est élancé à l'assaut d'une position qu'il fallait enlever à tout prix, et malgré le feu extrêmement dense des mitrailleuses ennemies est parvenu jusque dans les tranchées allemandes.»

Ordre de la IV^e Armée, N.º 478, du 30 janvier 1916

«Le 25 septembre 1915, s'est élancé à l'assaut des positions ennemies avec un entrain et un élan superbes faisant de nombreux prisonniers et s'emparant de plusieurs mitrailleuses.»

Ordre de la IV^e Armée, N.º 385, du 27 août 1916

«Sous l'énergique commandement de son chef, le lieutenant-colonel Cot, le régiment de marche de la Légion étrangère, chargé le 4 juillet 1916 d'enlever un village fortement occupé par l'ennemi, s'est élancé à l'attaque avec une vigueur et un entrain remarquables, a conquis le village à la baïonnette, brisant la résistance acharnée des Allemands et s'opposant ensuite énergiquement à toutes les contre-attaques de renforts amenés dans la nuit du 4 au 5 juillet 1916.

A fait 750 prisonniers dont 15 officiers et pris des mitrailleuses.»

Ordre de l'Armée, N.º 809, du 15 mai 1917

«Merveilleux régiment qu'anime la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé. Le 17 avril 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Duriez, s'est élancé à l'attaque contre un ennemi averti et fortement retranché et lui a enlevé ses premières lignes.

Arrêté par les mitrailleuses, et malgré la disparition de son chef mortellement touché, a continué l'opération sous les ordres du chef de bataillon Deville, par un combat incessant de jour et nuit, jusqu'à ce que le but assigné fut atteint. Combattant corps à corps, pendant cinq jours et malgré de lourdes pertes et des difficultés de ravitaillement, a enlevé à l'ennemi plus de deux km. de terrain. A forcé par la vigueur de cette progression continue les Allemands à évacuer un village fortement organisé où s'étaient brisées nos attaques depuis plus de deux ans.

Bientôt le drapeau aura la sixième Palme et la «Légion d'Honneur!»

UNE VOIX DE PROVENCE

Une lettre de madame Vve. Frédéric Mistral aux mairaines des volontaires catalans. Elle est d'une grande opportunité.

Dono de Barçilouno
Meirino de guerro.

Midamo,

Despiñi lou debut de la guerro, despièi l'envahimen de la noblo Bèlgico e li crime que l'eniemi l'a coumis, li Catalan, nòsti fraire de cor e de raço, an anboura la voues pèr apara la Franço.

Tant-lèu, tres milo Catalan se soum engaja dius la Legioun Estrangiero pur se batre emé mantri e lucha contro li Tèutoun: enemi seculàri de la Raço Latino...

Es alor que de Meirino, umano e generoso coume de bòni fado, «Les Senyores de Barcelona» an vougu lis addu-tà pèr fihou e prene au même titre di sòudard dóu Roussihoun, e dóu Nord de la Franço...

Aquèu gèste ufanous espremis dins sa belour, noun soulament l'ardènto simpatio catalano, mai tout lou freni-

men d'amo sorre, indignado de tant d'ourrous e de barbarié connesso à boudre, dins li vilo, li famiho e li fougau...

Ausin, Midamo, vòsti bounta, vòsti tendresso pèr li veteran d'uno guerro senso pariero, acò's obro d'auto umana que vous enmantelo de glòri... e nous pretouco à la mesulo.

Autambèn, emé touto l'afecioum de soun cor, la mouiè dóu Mestre de Maiano, au noum di Felibre, vous porjo soun gramaci usmouge e vous repetis li vers dóu Pouèto de l'Odo I Catalan:

«Prouvenço e Catalogno unido pèr
[l'amour,
«Mesclèron soun parla, si coustumo e si
[mour;»
«E quan avian dins Magalouno,»
«Quand avian dins Marsiho, a-z-Ais, en
[Avignon,»
«Luanco bèuta de grand renoum,»
«M'en parlavias a Barçilouno.»

De vosto bèuta mouralo, o nobli Dono de Barçilouno, nosti bonco de longo amaran de n'en parla dedins Prouvenço.

Mario Frederi Mistral.

Maiano, 27 de Desèmbe 1916.



EN FRANCE. Un cimetière où gissent des centaines de volontaires catalans.

Monsieur François Tresserre, l'excellent poète provençal écrivit en 1917 cette composition en hommage à la participation féminine catalane, ainsi qu'au Parrain indiscutable de tous les Volontaires, le Docteur Solé i Pla.

Ode aux Mairaines des Volontaires Catalans

au Dr. Solé i Pla

Sympathique hommage

Je dirai votre nom pieusement, Mairaines,
Qui, d'un geste où s'inscrit votre fragilité,
Mêlant de votre cœur aux pelotons de laine,
D'un tricot de soldat fites de la Beauté.

Je dirai vos pâleurs sur la table penchées,
Vos soucis et vos nuits d'épopée et d'espoir,
Et vos lettres qui vont verser dans les tranchées
La splendeur des Ramblas si douces au revoir.

Je dirai de quel soin, ô Traditionnelles,
Pour célébrer les soirs de Noël et de gel
Vous mettez au panier des filleuls les canelles,
La mandarine blonde et les tourron de miel.

Je dirai votre foi subtile, ô Tutélaires,
Qui, brochant de l'amour, rajustant de l'orgueil,
A vos lampes de cuivre allumez les colères
Par quoi seront vengés les crimes et les deuils.

Je dirai votre garde obstinée, ô Veilleuses.
Qui ne permettez pas l'oubli dans la maison,
Quand le droit agonise aux cris des mitrailleuses
Et que les tours de Reims empourprent l'horizon.

Je dirai le frisson, ô Mères, que promène
De l'Aisne au Llobregat votre sublime effort
Et comment votre ardeur ressuscitant Chimène
De tous vos fils a fait des Cid Campéador.

Le temps n'est plus des *sardanas* sous les platanes,
Mais la liberté rit aux lèvres des Héros;
Et les exploits de vos amants, ô Catalanes,
Suffiront à nourrir trente Romanceros.

Vous les vîtes partir, un jour, au crépuscule:
ils quittaient en chantant, vos jardins et vos ports;
Et depuis, sur la route où le Boche recule,
La Gloire a salué le nom de tous vos morts.

Qu'importe?—L'idéal latin d'un même rêve,
Ivre de sacrifice, est par vous révolu;
Et, parmi les drapeaux tricolores, se lève
L'écu d'or teint de sang de Jaufre-le Poilu.

Ce même sang, ô Catalogne, émeut nos veines
Et le mal de ton cœur souffrait de nos affronts;
Nous avons partagé nos espoirs et nos baines;
L'heure heureuse est en marche; ensemble nous vaincrons.

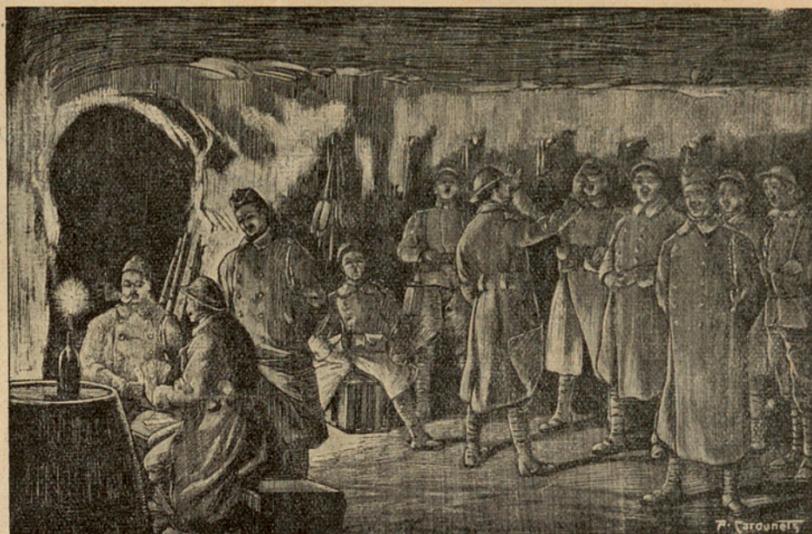
Votre fièvre, mes sœurs, s'exalte de l'attente
Mais vos balcons déjà s'ouvrent pour le réveil;
Le ciel sera plus beau si l'aurore fut lente
Et demain ce sera le soleil! le soleil!...

Et quand ils reviendront sous les arcs de victoire,
Ces Héros que votre âme ardente a consolés,
Faisant sur le pavé sonner leur pas de gloire,
Maigris de leur blessure et leurs fronts étoilés;

Quand tout sera joyeux, renaissant, eurythmique,
Que les bois n'aient plus des carrefours sanglants,
Que près des murs croulés, roses, coiffés de brique,—
Les bourgs en fleurs acclameront vos Catalans,

Ne vous étonnez pas, oh! Mairaines divines,
Si ce miracle éclôt le long du quai marin,
Si Colon pour les voir sur son socle s'incline,
Si Prim fait se cabrer son étalon d'airain.

FRANÇOIS TRESSERRE,
de l'Académie des Jeux Floraux.



Les volontaires catalans dans le refuge des tranchées ne perdent pas leur gaieté. (Croquis du peintre Cardunets, lors de sa visite au front en 1916.)

Le Courrier du Foyer du Français Antifasciste

Nous croyons d'intérêt de publier quelques-unes des centaines de lettres que nous recevons des combattants, afin que l'on ait un aperçu de la labeur que nous réalisons dans notre Foyer et de l'esprit de nos braves combattants. Nous respectons les tournures des lettres que nous publions.

Martin del Río, 10 septembre 1937.

A Madelon

Chère Camarade:

Je viens de recevoir ta lettre, ça m'a fait bien plaisir d'avoir des nouvelles récentes de Barcelone. J'ai donné la lettre au camarade Garcia et il me dit de te remercier.

Il m'est parvenu en même temps le reçu des cinquante pesetas que tu as versées au S. R. I., et en voyant que j'avais un compte courant au Foyer, je suis allé aussitôt à la poste pour t'envoyer la somme de six cents pesetas. Je te remercie également pour l'envoi des cartes-lettres que j'ai reçues hier matin en revenant de la poste. Sur ce que tu me dis que nous sommes les trois inséparables, je dois te dire que, malgré que nous soyons de très bons camarades, nous ne sommes pas ensemble, car Garcia est à la position n.º 1, Krasevich à la position n.º 2 et moi au n.º 3, ce qui fait que nous nous voyons peu souvent.

Je n'ai rien d'autre à te dire pour le moment; reçois, Chère Camarade, mes salutations antifascistes.

Jean Arrey, 30 Div., 132 Brig.,

★

Malgré mon inhabitude à faire des compliments, même à ceux qui les méritent, je ne puis faire autrement qu'adresser du plus profond de mon cœur, toute mon admiration aux délégués du Foyer Français Antifasciste. Quel fut mon contentement, je ne saurais l'exprimer, dès mon arrivée au front de recevoir des journaux français, et entre autres L'AVANT-GARDE créée et éditée

par le Foyer Français Antifasciste. Cette merveilleuse initiative source bien de l'esprit des chargés du Foyer, toujours avides de nouvelles créations, pour faire des combattants français, d'heureux soldats; louons-nous donc des immenses services et bienfaits que ce Foyer fraternel nous apporte chaque jour, et j'engage tous mes camarades français à non pas ce dire entre-eux que le Foyer est bon pour nous, mais de faire l'impossible à leur passage à Barcelone d'aller saluer de tout cœur, et il en est de notre devoir les organisateurs qui s'occupent de nous avec un si grand cœur.

Un antifasciste qui connut l'agréable Foyer, et qu'au loin, sur la ligne de feu, il en connaît encore les bienfaits.

Salut.

André Bourgeois, 27 Div.

★

Don Benito, le 14 septembre 1937.

Au Foyer Français Antifasciste.
Barcelone.

Le motif de cette lettre est que j'éprouve le vif désir de vous remercier encore une fois pour toutes les distractions que vous m'avez si gentiment procurées.

Par la même occasion, j'ai le plaisir de vous communiquer que je suis proposé pour suivre les Cours d'Etat Major à l'école créée à Valence. J'aurai ainsi l'immense plaisir de vous visiter dans deux ou trois semaines. C'est vraiment ennuyeux pour moi de devoir vous dire de suspendre vos envois, du moins jusqu'à ce que je sache ma nouvelle adresse.

A bientôt.

J. Bassegode, Plana Mayor



Les volontaires catalans Joan Fuster, Jordi Palau, Josep Bracons, August Riera i Pere Lloses qui tous les cinq ont donné leur vie en défendant la France.

JOURNAL DU FRONT

l'avant-garde

Edité par le
FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE
18, Av. Pi i Margall BARCELONE

Institution patronnée par le COMMISSARIAT DE PROPAGANDE
de la
GENERALITAT DE CATALUNYA

Chers Amis:

Etant au front d'Aragon, à la 26.ème Division avec l'expérience de l'année dernière de la Section Française, à laquelle nous ne pouvions nous adresser car nous n'avions jamais de réponse, je me suis adressé au Foyer du Français Antifasciste, et là au moins j'ai reçu ce que je demandais.

Je suis obligé de reconnaître que c'est la véritable maison de tous les antifascistes sans distinctions d'opinions politiques. Aussi je fais un appel à tous les camarades du front qu'ils rejoignent le Foyer, car c'est un vrai réconfort moral après les misères du front de se retrouver entre camarades sincères.

Georges Faivre, 26m. Division

★

Une voix qui vient de France

... le 14 novembre 1937.

Chers camarades et amis:

Perdu dans un petit village des Corbières (Aude) je profite de ce dimanche pour vous écrire quelques lignes qui, je l'espère, vous trouveront tous en excellente santé.

Je tiens, tout d'abord, à vous remercier de votre fraternelle hospitalité, au Foyer, dès mon arrivée du Front. Croyez à ma sincère reconnaissance pour les bons soins qui m'ont été prodigués; l'attention touchante dont j'ai été l'objet depuis que je suis inscrit au Foyer, et, surtout, depuis que je suis venu en permission. Depuis mon retour en France (sera-t-il définitif? — Je ne puis encore le certifier) je ne cesse de faire l'éloge de notre Foyer aux diverses organisations qui, je le souhaite, feront, enfin, leur possible pour aider cet organisme, cette seconde famille, à vivre et prospérer. Vous ne devez pas ignorer l'apathie, la nonchalance de nos compatriotes du Midi. Hélas!

Je vais maintenant vous donner quelques nouvelles depuis mon départ de Barcelone; mon embarquement s'est effectué normalement, la traversée excellente, le débarquement discret et très simple; mieux qu'à la permission du mois de janvier; j'ai débarqué comme un simple passager, la douane débonnaire et libre ensuite. Je suis allé à la Bourse du Travail, puis au Secours Populaire, etc... Rien touché, rien à manger! pour toute la journée. Commentez vous-même. Le soir je suis allé chercher mon billet à la gare contre mon papier de repatriement délivré sur le bateau.

A Carcassonne, je suis allé chez un de mes bons camarades qui est trésorier du Syndicat du Bâtiment.

Le Syndicat m'a donné trente francs, le P. C. rien de rien! Par l'entremise du patron de ce café me suis fait embaucher par une entreprise qui fait une route, comme terrassier, à X... au prix de 32 f. 50 par jour, 40 heures pour semaine, la pension 20 f. par jour. Un jour de pluie, c'est la saison, il ne reste rien!

Dans ce petit village il y a deux cafés; l'un socialiste (où je suis) l'autre fasciste; la population de près de 150 habitants est donc divisé en deux camps. Le Maire est un fasciste aussi. Je suis un objet de curiosité pour ces gens, mais j'ai été très bien reçu; au café socialiste on n'a su que faire pour me recevoir d'une façon amicale. J'en étais très étonné et ému. Enfin, comme vous le voyez, je végète.

Je végète mais je mange à ma faim et je me refais la cerise; j'en avais grand besoin car avec quatorze mois de front j'étais complètement à plat.

Si vous avez du courrier pour moi voulez-vous avoir l'amabilité de me le faire parvenir à l'adresse suivante: H. H...

Je termine cette lettre en vous priant d'agréer, chers camarades et amis, la charmante Madelon, les copains du Foyer, mes sincères salutations antifascistes et ma reconnaissance; de tout cœur avec vous.

H. H.

★

Aras de Alpuente, le 27-8-37.

Chère Camarade:

Je t'envoie cette lettre pour te faire part de ce qui me passe en ce moment.

Je me rappelle bien et souvent du bon conseil que tu m'avais donnée, et en effet, j'aurais mieux fait de l'écouter.

Enfin, je vais l'expliquer en quelques mots ce qui m'arrive: De mon côté, j'ai commis une faute, j'étais un peu excité par la boisson et j'ai eu une querelle avec des camarades espagnols. Bref, pour ce motif on m'a mis en prison, je ne sais pas pour combien de temps. Je crains qu'ils m'envoient en conseil de guerre.

XXX

★

Et Madelon répond:

Cher camarade XXX:

Nous avons été très désagréablement surpris par ta lettre dans laquelle tu nous dis être en prison, et avoir bien du chagrin pour le mauvais moment que tu passes.

À ton départ, nous avions bien peur qu'il t'arrive quelque chose parce que nous avions pu observer en toi, cette faiblesse à te laisser entraîner à des excès, surtout à la boisson, les jours de joie.

Tu te souviendras que nous te disions souvent que tu étais un timide, très bon garçon certainement, mais que ta même

timidité te poussait à chercher la compagnie des autres copains, lesquels, parfois, t'entraînaient tout bêtement à des excès dont ton caractère paisible n'avait aucun besoin.

Nous savons parfaitement que tu es un très bon garçon, de sentiments très nobles et tout-à-fait antifascistes. Nous savons aussi que tu es incapable de commettre une mauvaise action et certainement que tes chefs doivent l'avoir constaté également. Tu peux te tranquilliser nous le croyons du moins, car dans notre Espagne Républicaine la Justice pèse et soupèse et assurément qu'elle verra que tu es un bon élément pour la cause, un grand enfant qui a toujours besoin de son papa derrière lui.

Ecris-nous souvent et si nous pouvons faire quelque chose pour toi, nous le ferons volontiers.

Nous regrettons uniquement que tu ne sois pas à notre porté, alors nous pourrions faire de ce gros enfant que tu es, tout un homme digne de la cause pour laquelle tu es venu en Espagne.

Reçois, cher camarade, mes salutations antifascistes.

Madelon.

Et à ce moment le camarade XXX suit déjà que la justice républicaine est bien clémente pour les antifascistes

★

Tarragona, le 9 septembre 1937.

Chère Camarade:

Je t'écris deux mots pour t'annoncer que j'ai été blessé à deux endroits: une balle m'a démis la cuisse gauche et une autre m'a traversé la droite.

J'ai pris ceci à Belchite le 2 de ce mois.

A présent, je me trouve un peu mieux, mais je crains qu'il y en ait pour longtemps à garder le lit.

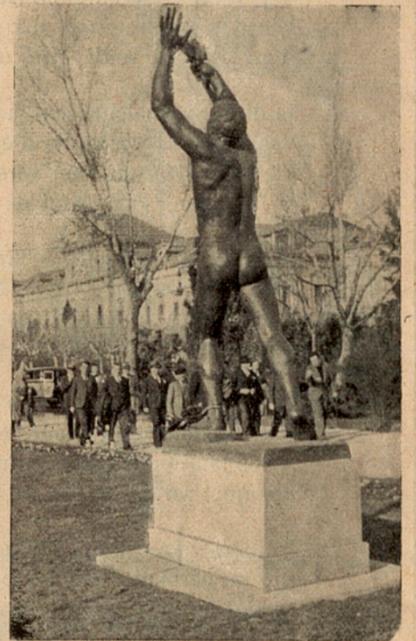
Je t'écrirai plus longuement plus tard.

Si tu pouvais m'envoyer des journaux ici, je t'en remercie à l'avance.

Avant d'aller à Belchite je me trouvais à Binefar.

Toujours votre et de l'antifascisme.

Marcel Campistrous



Le monument aux volontaires catalans érigé à Barcelone.

Chère Camarade:

Je suis parti de Barcelone et malgré la promesse que j'ai faite, je ne pus venir avant de partir.

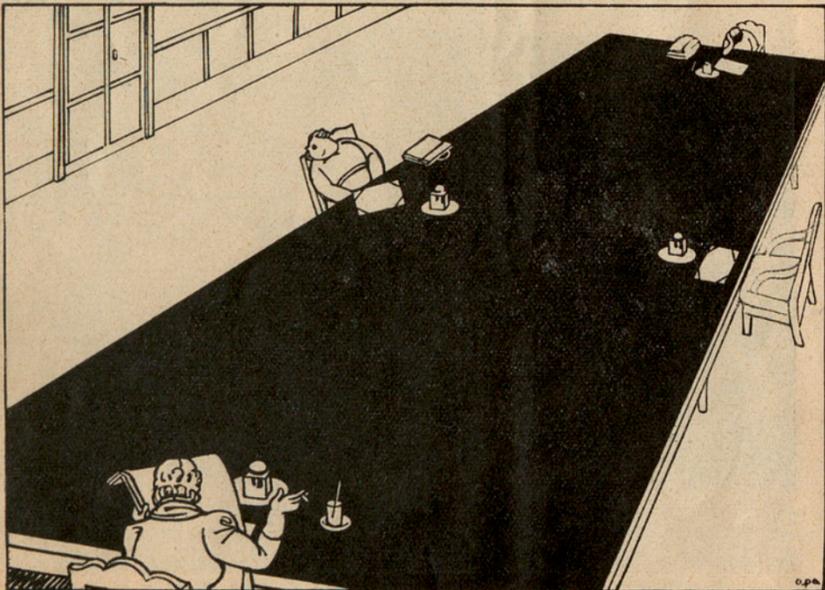
Excuse-moi encore une fois, mais voilà le temps est passé de nouveau et me voilà au front.

Je suis très content d'être ici. Je me porte mieux qu'à Barcelone et j'espère que ma bronchite passera plus vite ici. Enfin, on verra bien.

Je me souviens avec plaisir du Foyer où l'on passe le temps vraiment comme chez soi. Je trouve cette organisation fort bien, très utile et bien organisée. Il y a une abstention complète de bureaucratie, il y règne une chaleur d'amitié et de bonne camaraderie qui crée une atmosphère agréable et saine. Enfin, c'est bien ce qu'il faut pour le soldat français, éloigné de sa patrie et qui se trouve à Barcelone désorienté et ne connaissant pas la langue...

JOUVET. 128eme

LA BOITE FACTEUR



Londres?... Genève?... Annemasse?...

Caricature de Apa (1937)

Laporte. — Le camarade Elies attend de tes nouvelles.

Sala. — J'ai quelques petites choses à t'envoyer, mais comme j'ignore ton adresse exacte, tâche de nous l'envoyer.

Moreno. — Si tu peux nous dire où l'on vend des cigarettes françaises nous serions très contents de le savoir.

Lopez Diego. Fraga. — Il n'y a pas de conditions pour rentrer au Foyer, la porte est ouverte à tous les antifascistes.

Arrey. — Avant de remonter au front n'oublie pas de passer me voir.

Hartiel. — Merci pour ton bonjour.

Roulien. — Depuis ta dernière lettre quelques-uns de tes amis sont venus demander de tes nouvelles, ils étaient inquiets sur ton sort.

Lieutenant Molina. — Tu peux toujours compter sur le Foyer.

Ibarra. — Nous t'avons fait suivre une lettre venant d'Algérie.

Bertó. — N'oublie pas de nous donner ton adresse à ta sortie de l'hôpital.

Chagnon. — Tu sais bien que nous avons quelques sous à toi.

Audouy. — Qu'il y a au front des canons et des mitrailleuses, cela nous nous en doutions!

Centro Benicasim. — Nous vous envoyons souvent des Cartes-Lettres.

Levinsky. — Ecris nous. Il est nécessaire que nous sachions où tu niches.

Faivre. Vilafranca del Penedes. — Je vois bien que tu veux l'embusquer. Ton grand-père vient de m'en avertir.

Roger Petiit. — Nous attendons la peinture pour nous occuper de tes souliers, car nous ignorons si tu chausse du 45 fillette.

Fernández. Murcia. — Par quel moyen veux-tu que je t'envoie une valise qui pèse 42 kg.?

Vernet. — Pas de lettres pour toi. A ce qu'il paraît on t'oublie.

Dominguez. — Nous avons corrigé l'erreur d'adresse.

Evadidos de Ibiza. — Reçu votre lettre et nous sommes à votre disposition.

Domingo. — Nous continuons à t'envoyer des journaux. Malgré que nous n'avons pas encore reçu les 50 pesetas que tu nous annonces.

Alexandre. Fraga. — C'est entendu nous t'avons inscrits au crayon bleu, car c'est celui des bons amis.

Sieya. — L'adresse que tu demandes: Ligue des droits de l'Homme Italienne, rue Mallorca, 270. Barcelona.

Garcia. Pancrudo. — Pourquoi tu ne nous envoies pas d'argent, puisqu'il te faut tant de choses? Ton camarade Arrey savait bien le faire, et il n'y a pas perdu.

MADELON

Gráficas Typus - Saló Garcia Hernànd z. 171 - Barcelona

07 (46.71 Bar) Ava - fol